



N° 23. — 2^e année

SEPTEMBRE 1918

20 centimes

les tablettes

SOMMAIRE : Bois gravé de FRANS MASEREEL — Responsabilités, H. de FITZ-JAMES —
Question d'enseigne, CLAUDE LE MAGUET — Pour le 70^e anniversaire d'Auguste Forel,
OTTO VOLKART — Brutalité, EDMOND DARDEL — Le printemps messianique, CLAIRE STUDER
Les dix commandements, A. EHREINSTEIN.

CONDITIONS D'ABONNEMENT. — Pour tous pays : Un an, 2 fr. 50 — Six mois, 1 fr. 25

Adresser ce qui concerne : la Rédaction, à Claude LE MAGUET; l'Administration, à Albert LEDRAPPIER
Case postale 13718 Jonction, Genève.

458

Responsabilités

La plus coupable mauvaise foi s'introduit dans la discussion au sujet des responsabilités de la guerre actuelle et encore s'introduit dans la discussion au sujet du service militaire. On peut même dire que la même mauvaise foi a fait des deux questions une seule, alors qu'elles sont entièrement différentes. Si différentes que de l'une, question de fait, nous devons attendre la solution de l'avenir, lorsque le temps aura tout mis au clair, et que de l'autre, question de sentiment, nous devons chercher la solution dans le lointain passé, dans l'erreur, non pas originelle, mais historique, qui de l'homme fit un démon par l'insolence du luxe, ou par la dégradation de la misère.

Comme l'eau prise à sa source, l'homme à son origine n'est pas naturellement mauvais. L'homme parvenu à se dégager à peu près de sa bestialité peut même être considéré comme un effort suprême de la nature vers le bien, la beauté, l'harmonie.

Mais comme il se trouve exceptionnellement des sources empoisonnées, exceptionnellement aussi il se trouve des hommes mauvais, des hommes au cœur dur, et ceux-là, par la malice d'abord et la brutalité ensuite, ont goutte à goutte versé le poison de leur âme dans l'âme universelle.

Ce qu'il est, son essence, l'homme l'ignore désormais, s'en détourne pour compter seulement sur ce qu'il a, ce qu'il possède, et s'hypnotise devant ce qu'il paraît.

Ceux-ci, la grande, l'immense majorité, sont nés généreux, intelligents. Un peu d'aide ferait briller, resplendir l'étoile divine qu'ils portent cachée dans leurs âmes de simples. Mais ceux-là sont riches, le plus souvent par hasard. Par suite aussi des hasards de la naissance, ils ont été à même de conquérir des grades dans l'armée, la magistrature, l'enseignement; ou bien ils occupent des rangs élevés dans la hiérarchie des institutionneurs. Et l'être, l'intelligence, la générosité de ceux-ci devra s'incliner devant l'avoir, le paraître de ceux-là, les servir les armes à la main. Les uns devront verser le sang, le sang humain, leur propre sang d'hommes simples, pour conserver de l'argent, des grades, des titres, de vains honneurs, aux autres.

La guerre, celle d'aujourd'hui, celle d'hier, celle d'avant-hier, toutes les guerres du passé résultent de cette différence accidentelle créée par la malice entre les hommes tous essentiellement égaux et rarement mauvais. Supprimez cette différence, les autres différences, langages, habitudes, coutumes, sans disparaître, se seront bientôt mutuellement comprises et conciliées. Le service militaire, la loi du meurtre seront alors devenus inutiles.

Vous, messieurs les institutionneurs, qui réclamez le sang de vos concitoyens pour la défense de vos prérogatives accidentelles, déposez d'abord vos biens et vos honneurs au pied de l'autel de la patrie et dites : Le pain quotidien ne peut désormais être légitimé que par l'effort à le produire, et la propriété du pain superflu, dont la force se concentre en pièces d'or, doit en chaque instant être légitimé par son emploi dans l'intérêt de tous.

En disant cela, vous aurez à jamais supprimé les causes de la guerre. C'est avec sa pioche et sa charrue que chacun défendra la partie du sol devenu sa patrie

pour avoir été sanctifiée de la sueur de son front. Mais vous aimez mieux mettre à part un petit magot qui vous vaut la sécurité du lendemain, qui vous vaut le pouvoir de devenir chaque jour plus riche sans rien faire, qui vous vaut d'être basement salué par des mendiants. Et pour garder ce magot ou cette situation honorifique, il vous faut des soldats.

Oui, si l'ennemi venait, et vous en avez autant, juste autant que vous aurez de semblables, votre magot servirait à payer les frais de son incursion chez vous, et votre place, votre sinécure grassement payée serait donnée à un autre. Voilà pourquoi l'autre jour encore au tribunal militaire, M. l'auditeur mettait la nécessité de servir au-dessus de toute opinion individuelle. Le tzar Nicolas ne faisait pas mieux.

La question pour l'ouvrier est tout autre. Travailler, quotidiennement travailler, il le doit, il le faut et le peut aussi bien, ou aussi mal, sous la domination d'un institutionneur que d'un autre. Tous aussi bien que vous, messieurs les institutionneurs, mais pas mieux, s'arrangent pour vivre de la peine du laborieux. Et il ne lui paraîtra jamais qu'il vaille, pour lui, la peine de donner son sang par dessus le marché.

Ou bien il faudrait lui prouver, non par des injures et des cris de haine qui ne signifient rien, mais lui prouver au moyen de faits, tout au moins d'arguments, qu'il y a plus de vices et moins de vertu, plus de liberté et moins d'arbitraire, plus de mensonges et moins de sincérité dans cette nation-ci que dans celle-là. En un mot que l'homme est plus heureux, plus honnête du seul fait d'être Français, Allemand, Suisse, Américain ou Anglais.

Cela, vous le dites, vous le chantez en chœur. Vous profitez même de l'ignorance des petits enfants pour leur infiltrer votre chant de haine dans la conscience et dire ensuite que la majorité est avec vous. Mais cette majorité, vous la faites traîtreusement et vous ne prouvez rien ainsi.

Non, messieurs les institutionneurs, les peuples, tous les peuples de la terre sont composés d'hommes honnêtes en grande, immense majorité. N'abusez pas du pouvoir que vous donne sur eux l'avoir et le paraître. Si vous êtes plus intelligent, plus généreux, profitez-en pour alléger la tâche commune à tous. Vous supprimerez ainsi les causes de guerre, et le service militaire, sauf la musique, sera devenue inutile. Mais si vous continuez à abuser de l'or pour corrompre et de la corruption pour éveiller la haine de vos cœurs dans le cœur des autres, cette haine, quelque jour, se retournera contre vous.

Ce jour-là, vous verrez tous les peuples de la terre, tous les peuples amis par essence dont vous voulez faire des ennemis, s'unir contre le syndicat international des institutionneurs. Vous serez précipités sur le monceau des cadavres accumulés par vos soins, votre sang sera mélangé au torrent de sang que vous répandez ou laissez répandre.

Vous pourrez évidemment dire que c'est de ma faute, cela vous consolera peut-être, mais n'empêchera pas que ce soit de la vôtre.

HENRY Comte de FITZ-JAMES.

Ce chien est à moi! disaient ces pauvres enfants; c'est là ma place au soleil: voilà le commencement et l'image de l'usurpation de toute la terre.

PASCAL.

Question d'enseigne

— Défendriez-vous la république? demandait-on récemment à l'un de nos amis.

— Oui, s'il y en avait une!...

La question n'est pas sans à-propos. Et ceux qu'intéresse le jeu sans grâce de la politique, avec ses laides contorsions et ses soubresauts, devraient se la poser. Les royalistes, ayant compris que la guerre favorise leurs projets, se préparent. Et croyez bien que ce n'est pas d'avoir ajouté foi à l'histoire par trop ridicule des fameuses matraques — laquelle a plutôt servi le parti du roi qu'elle ne l'a compromis — que nous en sommes venu à considérer comme possible une tentative de restauration monarchique en France.

Ce qui est significatif, c'est le rôle joué — et bien joué — par les coryphées du royalisme depuis qu'une sûre dépréciation de la mentalité nationale imputable à la guerre a rendu le temps propice aux menées réactionnaires.

N'est-ce pas le régime que visent MM. Maurras et Daudet à travers les hommes auxquels ils s'attaquent? Leur habileté à séduire la masse dénonce un plan arrêté et le résultat de leur tenace campagne est à considérer. C'est l'inconcevable crédit accordé aux plus folles fantaisies de M. Daudet, dont presque toutes les «révélation» ont abouti à l'ouverture d'une instruction. C'est l'*Action Française* dont rapidement monte le tirage, lequel atteint actuellement 250.000 exemplaires. C'est aussi, en faveur de ce journal, une souscription qui s'est élevée à la somme de 2 millions en peu de mois et à laquelle on a vu participer, à côté d'aristocrates, bien des gens du peuple et jusqu'aux femmes d'un tout petit village du Bourbonnais. C'est enfin une autre souscription, que si ingratement vient d'interdire M. Clemenceau, et destinée, celle-ci, à éterniser par le bronze la massive effigie de M. Daudet. Aux efforts méritoires de l'aboyeur national, on avait voulu ce couronnement.

Très précieuses sont ces manifestations qui permettent d'évaluer les progrès réalisés par la propagande. Car les conditions, en s'améliorant, autorisent de nouvelles audaces : La route se déblaye?... Allons-y, un peu d'avance à l'allumage! Et l'on voit depuis peu, dans l'*Action Française*, sous l'épigraphe : « Tout ce qui est national est nôtre », la signature du prétendant se compléter de l'indication suivante : « héritier des quarante rois qui, en mille ans, firent la France ». Ainsi, le sens de la devise princière se précise : « Tout ce qui est national est nôtre », c'est-à-dire nous appartient, à nous, duc d'Orléans, « héritier des quarante rois, etc. » La France n'est donc, entre les mains de la gueuse, qu'un bien usurpé.

Ces succès, répétons-le, ne sont pas l'effet d'un pur hasard. Et une grande erreur serait de croire, par exemple, que M. Daudet n'est qu'un insulteur émérite. C'est aussi un psychologue avisé. Et s'il excelle dans le genre poissard, c'est que longuement il s'y est exercé, ayant compris de quelle aide appréciable lui seraient, dans son apostolat, ses déversements orduriers. Car c'est une chose remarquable que l'importance de la manière bassement démagogique et populacière pour la réalisation des visées aristocratiques. Sans ce fumier, la sauvage églantine, symbole des légitimes aspirations ouvrières, bellement s'épanouira. Mais il est indispensable à l'éclosion du lys, emblème de la paresse ambitieuse; de la débilité arrogante, méchante et volontaire; de la nullité prétentieuse; de l'égoïsme forcené.

Rien n'est plus clair : Ou le peuple, en s'élevant, se rendra maître de ses destinées, ou il les confiera au parti qui satisfera le mieux à sa bassesse. MM. Maurras et Daudet le savent bien qui, en journalisme, ont réalisé ce qu'il y a de plus accompli dans l'ignoble, et pensent avoir acquis par cela un titre à la reconnaissance de leurs contemporains.

C'est en simple observateur qu'ici nous raisonnons, n'espérant d'aucune forme politique l'émancipation véritable. Mais la réponse de notre ami, signalée au début de cet article, est d'un homme qui voit clairement les choses et ne se laisse pas abuser par l'imposture des mots. La situation ramenée au réel ne permet pas à celui qui se dit républicain de se prononcer autrement : Pour vouloir défendre la république, il faudrait qu'il y en eût une...

Jamais un franc démocrate ne se satisfera du modèle en toc que vous lui présentez : La république fusilleuse de travailleurs et si antiouvrières en ses lois! La république des ministres à la chemise sale, du radicalisme ventru, ennemi du progrès social! La république des scandales d'argent, celle de la néo-noblesse d'affaires, des draineurs de la petite épargne! La république de Panama, de Biribi! La république banquière du tzarisme, celle de l'alliance déshonorante et casse-cou! La république, enfin, de la délation et du jusqu'au bout!... C'est cela qu'il faudrait préserver des atteintes!...

A la vérité, la situation serait moins fautive, si un tel régime portait la firme royaliste. Et c'est de tant trouver la boutique à leur convenance que les monarchistes la convoitent. Puisque aucun article républicain ne s'y débite, les camelots du roi sont fondés à se prévaloir d'une particulière compétence à écouler des produits qui sont de leur spécialité.

Voulez-vous nous montrer en quoi se distingue l'idéal républicain de MM. Clemenceau, Mornet, Henry Béranget, Barthou, Loyson, de l'idéal royaliste de MM. Maurras et Daudet?

Rien comme la guerre ne nous aurait permis une juste estimation des gens et des choses. Et nous nous rions des chicanes entre les républicains du genre courant, admis, et les royalistes. Leur différend ne peut rien avoir de profond. L'accord entre eux n'existe-t-il pas sur l'essentiel? Ainsi l'adhésion des uns à ce qu'on appelle le droit a pu être obtenue comme celle des autres à la force. Dès l'instant que les notions se confondent, on ne peut qu'assister à la confusion des partis.

Il ne manque pas de socialistes, même, qui ne pourraient désavouer M. Maurras déclarant que l'espérance nationale est militaire et militaire aussi la garantie nationale.

Nous pourrions vous citer des textes du militarisme le plus sauvage en vous mettant au défi de pouvoir dire s'ils sont du cru républicain ou royaliste, tant sont sans expression, aujourd'hui les noms qui servent à désigner les idées.

Il n'existe plus d'antinomie d'aucune sorte. République et monarchie se confondent comme guerre et paix. Notre époque exige ces étranges mariages de raison entre les principes opposés. Nous sommes dotés, grâce à cela, d'un pacifisme wilsonien attribuant à la guerre les vertus ultimes, ainsi que d'un républicanisme clemenciste trouvant ses plus chauds défenseurs chez les camelots du roi.

Non, vraiment, nous n'avons aucun parti à prendre dans une lutte où nul idéal n'entre en question. La forme à donner à la domination ne saurait nous importer.

CLAUDE LE MAGUET.

NOTES

Le bois que nous donnons en couverture est tiré d'une œuvre admirable et toute récente, de notre ami Masereel. Nous parlerons dans le prochain fascicule de cet album : 25 IMAGES DE LA PASSION D'UN HOMME, dessinées et gravées sur bois. Notons qu'il n'a été fait de cette œuvre, éditée par Masereel lui-même, qu'un tirage très limité.

Nombre d'amis se sont étonnés de ne pas voir paraître notre numéro d'août. La raison en est que le rédacteur des *tablettes* ayant à reprendre des forces après une maladie, s'est accordé un indispensable repos. Nous regrettons cet empêchement à la régularité de notre publication et comptons bien qu'il ne se reproduira plus.

Nous nous excusons auprès des collaborateurs dont les articles n'ont pu trouver place dans ce numéro.

Pour le 70^e anniversaire d'Auguste Forel

C'est un spectacle réconfortant que celui d'une vie bien remplie, dont la passion dominante fut toujours le travail, l'effort continu et insatiable mis au service de la science, au service de l'édification d'une civilisation toujours plus libre, toujours plus haute.

Saluons d'abord en Auguste Forel le maître observateur des fourmis. Déjà le jeune garçon annonçait le savant éminent. A l'âge de 11 ans il se mit à refaire seul les observations du célèbre Paul Stuber. En 1874, Forel publia son œuvre fondamentale sur les « Fourmis de la Suisse », œuvre qui fut couronnée par la Société Suisse des Sciences naturelles et par l'Académie des Sciences de France. Plus de deux cents ouvrages sur les fourmis succédèrent à ce livre classique et de nombreux voyages de découvertes conduisirent Forel en Colombie, aux Indes occidentales et dans l'Amérique du Nord.

En outre, plus de trois cents ouvrages sur d'autres sujets, dont quelques-uns très importants. Tous sont empreints de la plus grande originalité et de plus en plus la voix du cœur proclame son immense amour de l'humanité. L'examen du cerveau humain dirigea Forel vers la psychiatrie pratique, vers la lutte contre l'alcoolisme et contre la prostitution; l'hygiène de la race en général devient son domaine d'élection, et dès lors son activité se porta de plus en plus — car il souffrit des précédentes guerres et tout particulièrement de l'effroyable tuerie à laquelle nous assistons depuis 1914 — vers les efforts pacifistes et socialistes. Il chercha à mettre en lumière la folie et le caractère criminel de toutes les guerres, et, conséquence logique, il prêcha la négation théorique et pratique de tout militarisme. Forel, l'anatomiste du cerveau, qui, en 1886-87, avait donné la théorie des névroses, le physiologiste et le psychologue qui, d'après les travaux préparatoires de Bernheim à Nancy et de Liébaud, introduisit l'hypnotisme dans la science. Forel, le champion de l'hypothèse psychophysique de l'identité, etc., Forel, un des premiers psychiatres de notre époque et novateur en matière d'aliénation mentale, qui fut dix-neuf ans directeur de l'asile d'aliénés cantonal de Burghölzli, près de Zurich, devint de plus en plus un réformateur de la société.

Le sens social qu'il avait hérité de sa vieille mère bien-aimée, se développa toujours plus richement. Il faut noter avant tout le dévouement infatigable qu'il consacra pendant 32 ans, de 1886 à maintenant, à la cause et à la propagande antialcoolique et qui aboutit à la fondation, dans le canton de Zurich, d'une maison de santé pour buveurs, à la fondation de ligues internationales contre l'usage de l'alcool, en 1888 de la Ligue antialcoolique, et en 1906, de l'ordre international des Bons-Templiers. Forel lutta avec la même énergie et le même succès contre les maisons de prostitution, si bien que ses efforts provoquèrent en 1896, à Zurich, une initiative populaire pour l'abolition de la prostitution réglementée par l'État. Il mena une lutte généreuse contre l'ignorance et l'hypocrisie dans le domaine de la vie sexuelle : puissent les prétentions morales émises par Forel dans son remarquable ouvrage *La Question sexuelle* (Paris 1906, chez Steinheil) et les conseils qu'il donne concernant l'avenir de notre race, être mis en pratique par les générations futures !

Forel, le réformateur social, élargit toujours davantage son point de vue. Déjà en 1908 il avait élaboré un vaste programme dans son *Etude de la Civilisation contemporaine*, et en fondant son Ordre international pour l'action morale et la civilisation, il avait cherché à rassembler dans le monde entier les hommes capables de comprendre le sens des immenses problèmes de l'ère nouvelle, les hommes dévoués à la cause du « socialisme moral », des figures telles qu'Ellen Key ou Lunatcharsky, le ministre actuel de l'Instruction publique en Russie. En se basant sur les plus récentes découvertes de la science concernant l'évolution des êtres vivants, et sur la conformation et les fonctions du cerveau humain, il en a tiré les conséquences logiques pour les possibilités de l'avenir. Citons en première ligne le petit livre d'une si grande portée : *Les Etats-Unis de la Terre* (Lausanne, chez Peytrequin, 1915). Citons encore le n° 205 (septembre 1918) de la *Revue Mensuelle*, où Forel répond à un article publié par M. Romain Rolland dans ladite revue, intitulé : « En lisant Auguste Forel ». Ces deux articles, tout concis qu'ils soient, témoignent de deux grands maîtres, de deux larges esprits européens. Forel complète un point de l'article de Romain Rolland, si exact et si admirablement écrit, qui contient une comparaison entre les fourmis et les hommes. M. Forel dit notamment en ce qui concerne le problème de la guerre : « Grâce à ses découvertes, dues à l'emménagement dans son cerveau des découvertes de ses ancêtres, par ce que nous appelons « perfectibilité » ou « progrès », grâce à l'imprimerie, grâce à l'électricité, et aux moyens rapides des transports actuels, l'homme,

long de 1^m,50 à 2 mètres, peut facilement s'unir aujourd'hui sur notre petite planète, en une seule collectivité supranationale, ce qu'il ne pouvait pas autrefois. Le fait de l'augmentation progressive territoriale des empires et des fédérations d'Etat le prouve déjà à lui seul. Alors toute guerre perdrait sa raison d'être. Mais, chez les insectes sociaux, non seulement le cerveau, mais encore la taille est bien trop minime pour leur permettre une union de toutes les collectivités (internationales !) sur notre globe. Cela saute aux yeux; chez eux, les guerres entre collectivités ne peuvent, *ipso facto*, jamais cesser. Ajoutons que les hommes qui vivent aujourd'hui ne constituent qu'une seule espèce véritable, composée de plusieurs races et variétés se croisant toutes entre elles et donnant des produits féconds, tandis que les fourmis forment plus de 4.000 espèces distinctes qui ne se croisent pas (plus de 7.500 avec les races et les variétés). Je suis donc plus optimiste que Romain Rolland à la fin de son article. Contredisant expressément Ben Akiba, je dis : « il y a du nouveau sous notre soleil ». Il s'agit seulement de rompre une bonne fois avec les vieux préjugés qui nous enserrant dans leur fallacieux étau. Ce qui fut autrefois n'a pas plus de raison pour se répéter toujours que l'esclavage qui fut. Il n'y a donc aucune difficulté naturelle à ce que, prise dans son ensemble, l'humanité s'habitue dorénavant et immédiatement à vivre en *parabiose pacifique permanente*, combinée à son instinct héréditaire de symbiose familiale, et qu'elle forme une fédération bien organisée de toutes les nations qui la composent ».

Pour permettre à l'humanité de se rapprocher de ces buts, Forel a fondé l'*Ordre International pour l'Action morale*, déjà cité, où il cherche à rassembler une armée de travailleurs sociaux actifs, prêts à seconder son désintéressement et l'ardeur juvénile de sa verte vieillesse : des serviteurs de la grande masse populaire, qui vivent en communion intime avec le peuple, pour travailler à l'amélioration du sort de tous, en qualité de représentants de l'art et de la science, pour travailler à réformer et élucider la vie, pour travailler à l'internationalisme. Forel et avec lui les membres de l'ordre représentent en réalité une *religion sociale*, c'est-à-dire la responsabilité de tous envers tous.

Pour plus amples détails, concernant l'ordre et son éminent fondateur, consulter la brochure « Auguste Forel », qui vient de paraître chez W. Trösch à Olten. Elle va être traduite en français et sortira de presse dans quelques semaines. S'adresser pour tous les renseignements au secrétariat général de l'*Ordre pour l'Action sociale*, à Chexbres (Vaud).

La profession de foi de Forel est : « Vivre signifie travailler, et travailler c'est vivre ». Travail social au point de vue moral, eugénique, éducation morale, travailler à la solidarité fraternelle des êtres humains des deux sexes, écarter la possibilité de l'exploitation capitaliste.

J'ai conscience d'agir selon l'esprit de Forel, notre chef éminent, notre ami cher et vénéré, en soulignant avec la plus grande énergie le dernier problème :

C'est notre devoir de parler et d'agir afin qu'après la guerre actuelle, toute autre guerre devienne impossible, afin que cet effroyable bain de sang qui engloutit aujourd'hui les peuples se termine par une association : les Etats-Unis de la Terre. La parole du maître nous incite à l'action. *Labor omnia vincit*.

Note. — Au moment où je termine cet article, je reçois un travail de Forel publié par le Comité suisse pour la Préparation de l'Union des Peuples de Berne : *Esquisse avec éclaircissements pour la constitution des Etats-Unis de la Terre* (Editions Paul Haupt, Berne 1918, autrefois Max Drechsel). La phrase que prononça le président de la Confédération, M. Calonder, au Conseil National du 6 juin 1918, sert d'épigraphe à cet ouvrage : « Jamais la mission internationale d'un peuple ne fut plus claire et plus naturelle que celle de la Suisse : propager la paix et l'amitié parmi tous les peuples ». Puisse notre cher Auguste Forel mettre encore longtemps sa haute intelligence au service de cette noble tâche. Ce serait son plus grand bonheur et le nôtre d'atteindre au but de la Paix.

Chexbres, 1^{er} septembre.

OTTO VOLKART.

La justice est ce qui est établi; et ainsi toutes nos lois établies seront nécessairement tenues pour justes sans être examinées, puisqu'elles sont établies.

PASCAL.

SOUSCRIPTION PERMANENTE

M^{me} Bl., 0,80; Ed. Vall., 0,25; Mar., 1,—; Av., 0,75; Pompier, 0,50; Philipp., 5,—; Jules, 5t Dalm., 0,75; Fr. G., 0,50; Georges, 0,50; Ot. V., 0,75; Marc., 0,20. Total. fr. 16,—

Brutalité

Dans la rue étroite, je monte, fatigué. La longue marche, sous l'écrasante chaleur, la peine prolongée par l'atmosphère étouffante, ont frappé mon esprit de stérilité.

Une seule volonté : hâler, hisser mon corps éreinté; une seule idée : le but.

Mon cerveau engourdi ressent une agitation indéfinissable, cela vient du dehors et cela s'empare du dedans.

Des vibrations, des oscillations trépidantes et rapides heurtent... J'écoute maintenant, brusquement surpris, le bruit encore éloigné : raclement que rythment de courts arrêts et que scandent les reprises forcées.

C'est un ample grondement qui dévale au long de la rue agitée; une vague sonore fortement ordonnée qui conquiert et frappe.

Une courte lutte, des sons aigus qui s'exaspèrent, des conversations qui s'irritent, puis tout s'efface dans le résonnement immense.

Ils paraissent, un, quatre, huit; troupe d'hommes rudement militaire dans sa marche cadencée et son ordre forcé.

Les faces rouges, cuites, luisantes sous les képis noirs, ont une rudesse commandée par l'uniforme et la situation; les bras nerveux raidis par les manches d'une taille uniforme, ont une violence saccadée en frappant les peaux tendues.

Ils arrivent, balayant la foule bigarrée qui depuis le matin vainement s'agite, cachant sa nullité sous son toc et son fard.

Les parasites de la société, ceux qui vivent du travail des autres, tout en les empoisonnant, sont là; ils se rangent nonchalamment, prenant prétexte de l'incident pour parader encore devant les mannequins qui les accompagnent. Les faces glabres, lisses, que la main du coiffeur retapa inutilement ce matin, les faces de singes, déformées par l'égoïsme des vies qui se dissimulent derrière elles, s'imposent. Elles esquissent des grimaces qui veulent être des sourires : vivantes représentations du mensonge qui couvre l'injustice sociale.

Et puis aussi, regardez ces femmes, pauvres adulatrices des formes militaires, dont le plus grand désir est la promenade au bras d'un quelconque guerrier porteur de sabre et d'éperons sonnants, regardez-les aviver leurs charmes, aiguïser leurs appas.

Autre espèce de gens : ces cuisinières, revendeuses, maîtresses de maison — bonnes gens à les voir — elles se coulent hors des allées, apparaissent dans les baies; curieuses d'abord, admiratrices ensuite. Leurs mentalités frelatées par six ans d'école obligatoire voient robusse dans la prestance militaire. — J'y vois rudesse.

Leurs sentimentalités faussement exaltées par le roman boulevardier, le cinéma, la chanson — qui tous magnifient l'ambiance guerrière — s'émeuvent. Elles trouvent héroïsme, entrevoient la gloire. — Je ne découvre qu'abdication pleure devant le catéchisme menteur; j'assiste au triomphe de la force brutale.

La violence des sons symbolise la brutalité de la machine. La voix de l'armée, c'est bien le tambour.

Il faut un bruit éclatant à la puissance néfaste pour crier sa vitalité et faire courber les têtes; quand elle entre en ardeur vive elle a le canon, quand elle se prépare il lui faut le tambour.

Le tambour est conquérant, il s'attaque aux poitrines qui reconnaissent leur maître, il jette les individus au service de l'Idole.

Il dit : « Entendez-moi, rien que moi, car je suis tout ».

Et les hommes disent « Amen », et pour cacher la victoire du tambour qui est leur défaite, ils vont aussi le faire résonner. Ils vont prendre les baguettes et, s'astreignant à la cadence, ils frappent.

Alors leur désir, c'est l'abdication commune, c'est la victoire du tambour; la mort des autres bruits.

Je me révolte; je prends conscience et je me dresse contre l'esprit qui anime la mécanique bruyante.

La gueule de la machine a mordu ces êtres naïfs; elle les a happés : employés, boulangers, cordonniers, agriculteurs, puis les a entraînés pour être digérés.

C'est venu avec la feuille officielle, la feuille timbrée qui fait peur. Oui, c'est la faute à la feuille qui menace le réfractaire. Elle a emporté les résistances dernières de la nature que les préjugés n'avaient pu arracher.

Voyons, écoutons le citoyen :

« La loi, c'est le bien, lui désobéir, c'est le mal. La preuve? Les sanctions et le gendarme !

Les réfractaires à la feuille seront encadrés de deux gendarmes, iront affronter l'accusateur public qui hurle bien fort pour défendre la patrie, puis seront enfermés pour de longs jours en la prison.

Aussi les êtres naïfs, enfants encore, obéissent à la feuille, c'est la faute à la feuille.

— Mais non, ce n'est pas seulement la faute à la feuille, c'est la faute à tout ce qui lui permet d'agir; la feuille seule, ce n'était rien.

Non, hommes qui peinez maintenant d'un travail stérile, imbécile, hommes qui êtes faits pour la vie du travail productif et sain, hommes matés actuellement, appareils remontés où la grande machine a biffé l'humanité et corrodé la nature, hommes, c'est la faute à votre inconscience et à votre docilité !

On vous disait : « Ici la patrie, ici vos compatriotes et vos familles, armez-vous pour les défendre et conserver intact le pays de vos ancêtres pour vos descendants ».

Vous avez accepté les fétiches, les superstitions, vous

n'avez pas répondu par la conscience de l'internationale des esprits et des cœurs, vous n'aviez plus même connaissance de celle des travailleurs et des opprimés.

Votre vie, peuple, voulait l'immensité, elle réclamait pour être l'amplitude, la pensée large : alors elle tua la mort en se substituant à elle, non par la violence.

O, hommes, un autre homme vous a dit : « Le salut est en vous ». Pourquoi avez-vous peur de le croire ; pourquoi ce manque de confiance en votre force, cet abandon de la fraternité ?

Je souffre en vous voyant, pauvres hommes, votre ignorance, votre inconscience et votre incrédulité scellent votre malheur !

J'entendis en moi la voix accusatrice qui maintenant parlait à moi-même.

— Et puis toi-même qui œuvre, secourant les blessés, tu es complice de tout ce mal, tu es complice de la violence.

Les hommes disent : « Accepte ton sort, c'est celui de tous les hommes, c'est la fatalité ».

Fatalité qui nous lie au mal, fatalité, résultat de la solidarité humaine, qui fait que toujours, malgré nous, nous sommes participants au crime éternel ; fatalité, tu nous écrases et nous meurtris !

— Vois ta complicité ! Aie au moins ce courage de regarder ce qui t'épouvante.

Oh ! se libérer des besoins qui pour être satisfaits réclament des peines nouvelles aux hommes opprimés ! oh ! pouvoir se libérer et libérer les autres !... Désir impossible, insensé, je ne puis t'abandonner.

Je ne puis m'adapter à la vie ordinaire — à l'abdication ordinaire, — je ne puis abandonner le problème torturant de la vie.

Des hommes aussi avaient éprouvé ce que je sens.

Ils nous ont montré leurs programmes, leurs buts, et leurs mobiles nobles nous séduisaient.

Ils voulaient délivrer cette humanité, briser le bandage de fer qui la maintient asservie et ils nous appelaient à la tâche. Et nous allions nous atteler au timon, dépenser nos forces jeunes à l'action commune... Et puis nous avons pensé, et la pensée a rompu ce qui était rêve.

Le rêve, c'était la matière qui prenait toute la place — il fallait avoir les consciences avec soi et l'on ne voulait les réveiller que l'œuvre fixée ; le rêve, c'était surtout la violence qui détruit et qui trompe.

Et nous n'avons pu employer leurs moyens, et nous avons persisté, solitaires. La détresse commune nous unissait mutuellement ; la détresse d'être complices de l'œuvre mauvaise — complices conscients et parfois inconscients — et pourtant nous n'abdiquons pas et nous n'admettions pas.

EDMOND DARDEL.

Le printemps messianique

D'un beau livre de M^{me} Claire Studer : Les femmes se réveillent, paru récemment, nous tirons cette nouvelle :

A la lumière confuse de l'aube naissante, on commençait à percevoir les murs gris du lazaret. Tristes et lourds, ils s'agrippaient à la terre, comme s'ils craignaient de s'écrouler sous la misère qu'ils dérobaient aux regards. De mauvaises petites baraquas semblaient agenouillées autour de la sombre maison. Des sœurs voletaient, affairées dans cette atmosphère de mort, tels, des oiseaux blancs. Soudain des sanglots ouvrirent les fenêtres des cris perçants tombèrent dans la cour.

« L'artiste peintre peint encore », dit une des sœurs en se hâtant à travers des corridors, vers le compartiment des grands blessés, parmi des odeurs indéfinies et persistantes. L'air était suspendu sur la table, tel un nuage épais formé de sueurs d'angoisse, d'exhalaisons de pansements, d'éther et de sang. Des cris semblables à des coups de feu crépitaient, dansaient dans l'espace que traversa la sœur. Ils partaient d'un lit un peu éloigné de la fenêtre. Un visage jeune, convulsé, émergeait de la neige hivernale des pansements et de la couperose de la fièvre. Au travers de la fenêtre, les yeux hallucinés s'attachaient au ciel, comme s'ils voulaient l'attirer vers la terre. L'ouverture noire de la bouche précipitait des noms de couleurs : « Vert, bleu, rouge, encore du rouge pour tout ce sang ? Jamais vous ne pourrez employer assez de rouge. Il faudrait fondre des ruisseaux de cinabre et de carmin, pour obtenir ces tons. Le monde est teint de rouge. L'automne est rouge, l'automne est rouge. Tous les saint Sébastien sont rouges, et les Madones tiennent en leurs mains des pâquerettes qui saignent. Les étoiles sont des yeux rouges dans le masque du ciel, il n'y a plus de vrai ciel. Le siècle est trop rouge, personne désormais ne saura le peindre, du rouge encore... » « Ce matin, il voit tout en rouge », soupira la sœur, qui avait apporté la seringue à morphine. Elle fit couler en lui l'assoupissement. Quelquefois encore son cri flamba dans la salle, le corps supplicié se redressait dans une secousse, comme s'il voulait saisir quelque chose, puis il s'affaissa de plus en plus et sombra dans le sommeil. Le tableau qu'avait inspiré la fièvre disparut, la création rouge s'effondra dans le néant.

La pitié de la sœur s'épandait sur lui comme un manteau. Ses yeux caressaient tristement les traits soyeux du visage ravagé par la douleur et les moignons bandés de ses épaules, où manquaient les deux bras. Elle vit autour du lit tous les tableaux que son génie avait créés des mois durant, dans une souffrance sans espoir ; parfois lorsque conscient, les visions créatrices l'assaillaient, se plaignant à haute voix ou silencieusement auprès de sa mère qui venait chaque jour le voir. « S'il pouvait être heureux, pensait la petite sœur, je donnerais volontiers mon sourire et l'un de mes bras », puis elle porta doucement sa bonté vers un autre lit.

Elle se leva, encore tout imprégnée de l'image de la fièvre, que le sommeil n'avait pu effacer.

Il riait, d'un rire clair d'enfant, l'empoignait par sa robe avec le bras qu'il n'avait plus, il reparcourait avec elle des chemins de son enfance, et dit, en contemplant, agité et brûlant, un visage qui n'était pas là : « Tiens, mère, voici un fragment du ciel, je l'ai poursuivi derrière la forêt, là où il descend sur la prairie, j'en ai détaché une parcelle. Vois donc comme il est bleu ! Mère, tu le suspendras au-dessus de ton lit. Quand je serai grand, je peindrai des ciels comme celui-ci, pour tous les hommes. Je voudrais devenir si bon, que derrrière chacun des nuages que peindra ma main, l'on puisse voir les anges ». « Oui, répondait la mère, tu les peindras avec ton cœur ».

Cœur lui suggéra la fièvre. « Mère, dit-il, je vais aller au jardin,

où se trouve cet arbre auquel tant de cœurs sont suspendus, j'en cueillerai un ».

Il courut dehors, et revint, plus vieux de dix ans. Tout à coup, il se trouvait assis sous un arbre rouge, dont les cœurs avaient cessé de battre et fleurissaient autour de lui et d'une jeune fille.

La robe qui recouvrait le corps de la jeune fille était faite de printemps, et son regard transparent s'efforçait de la peindre. Ses bras cherchaient à étreindre la jeune fille, le désir les fit un peu remuer aux épaules, mais la crainte les retenait. Et tandis que la pensée hésitait encore, déjà son cœur étendait ses bras comme des ailes. Le parfum des jacinthes et des narcisses se dégageait, troublant, de l'âme de la jeune fille. Il voulut alors refermer ses ailes sur elle, les étendit, les tourmenta jusqu'à la douleur, mais il ne pouvait les bouger. Les yeux de la jeune fille ressemblaient à des calices d'un bleu profond, d'où s'égouttait la rosée. C'étaient des larmes qu'elle versait sur lui.

Le jeune parfum se changea en odeurs de phénol et de médicaments empoisonnés; la jeune fille devint toujours plus transparente et plus petite, parce qu'il ne pouvait pas la retenir, et le vain supplice de ne pouvoir l'étreindre le réveilla.

Le chirurgien-major était penché sur lui et renouvelait ses pansements. Le malade éclata en sanglots sans fin: « Qu'ai-je fait? qu'ai-je donc fait, pour ne m'avoir même pas laissé le temps de devenir un amant et un artiste? »

Le chirurgien tenta de consoler le désespéré: Je vous ferai faire des bras artificiels, les plus perfectionnés qui soient. Avec l'aide de votre mère, vous pourrez sûrement un jour vous remettre à peindre ». « De fausses mains ne pourront rien créer de vrai. O mes mains, qui arrachaient au ciel son bleu, au soleil son or. Mes mains qui rendaient à la terre la lumière, quand il commençait à faire sombre! Le tableau est là, et je ne puis la fixer. Il est là, devant moi, et me fait peur. Les créations inassouvies m'étouffent. L'extase vient et je ne puis la fixer par les couleurs, par la lumière, mes mains ne sont plus là pour comprendre ce que voient mes yeux. Je ne puis plus recueillir la misère du monde, et je ne puis plus annoncer la rédemption, parce que je suis brisé. Jamais plus mes mains ne pourront exprimer la prière. Jamais plus je ne pourrai perpétuer la divinité. En moi était l'Éternité. Avec mes mains, je créais la terre. Que pourront exprimer les mains les plus perfectionnées, si elles ne sont reliées au cœur? La main est l'âme du peintre, par elle il comprend l'infini, en elle il tient le cosmos. Je ne veux pas de vos bras artificiels, ils ne signifient que le mensonge! » Les taches rouges de la fièvre apparurent de nouveau sur son visage pâle. « Je ne veux pas, je ne veux pas, rendez-moi mes mains, cria-t-il, vous avez brisé les ailes du génie... »

Le médecin fit à la sœur un signe discret: « De la morphine, une nouvelle crise approche ». Le malade retomba lentement dans un calme contre nature.

Lorsqu'il se réveilla, sa mère était à son chevet. L'expression martyrisée de son visage, lorsqu'elle s'était penchée sur son sommeil, fit aussitôt place à une tranquillité, à une sérénité simulées. Elle déposa un baiser sur son front et son cœur lui fit d'innombrables caresses.

Mais il brisa ce cœur: « O mère, je vivais une nouvelle œuvre. Elle s'appellera « Le Printemps messianique ». C'est un triptyque destiné à la grande église de l'avenir. C'est l'œuvre d'amour que j'avais toujours rêvé de créer, autrefois, lorsque j'avais encore mes ailes ». La douleur s'amassa sur son visage, elle éclata et de grosses larmes coulèrent le long de ses joues.

Sa mère adopta toute sa douleur en se penchant vers lui.

Il précipita ses paroles: « Sur le panneau de gauche se trouve l'obscurité, la nuit noire, la douleur des mères est à genoux, des fiancées et des enfants, auxquels on a volé la lumière, l'allégresse des fêtes et l'amour. Le panneau de droite représente le martyr rouge de l'homme, sa mort rouge, le meurtre et la déchéance. Mais au milieu, mère, — un sourire auréola son visage, — au milieu, les peuples se réconcilient, tous portent dans leurs mains

leurs cœurs pareils à des étoiles lumineuses. Ils adorent le Soleil, l'Esprit, l'Amour. Leurs gestes signifient l'envol hors du monde, et tous les anges se reflètent en leurs yeux. Ils ne sont plus l'expression éphémère de quelques chefs, ils sont l'humanité nouvelle, divine et consciente. Pour ce tableau, j'ai arraché au soleil ses tons les plus éclatants, à la terre ses tons les plus sombres. Le vois-tu, mère? C'est mon dernier, c'est mon apogée ».

Sa mère aspirait les paroles qui sortaient de sa bouche, car elle ne pouvait plus les entendre.

« Tu sais, j'ai toujours vécu pour une seule chose: l'amour de l'humanité. Ses mille et mille fleurs devaient sortir de mes mains, mais les hommes ont fauché de leurs épées les jardins de l'avenir. Ce tableau, mère, je te le donne ».

Sa voix était lointaine. L'immense désir le souleva encore une fois, mais alors elle non plus n'était pas assez forte. Sa mère le recueillit dans ses yeux, et lorsque sa force fut épuisée, elle rassembla la sienne pour la répandre sur lui. Son amour infini parvint à le retenir quelques instants encore dans la vie.

Puis il s'éteignit dans un soupir.

Une femme en pleurs agenouillait sa douleur auprès du lit.

CLAIRE STUDER.

(Traduit de l'allemand par David Roget).

Les dix commandements

1. Tu ne souffriras point de tyrans.
2. Tu ne feras point des images des tyrans, tu n'accepteras point leurs images sur la monnaie, ni leurs étendards, ni leurs médailles sanglantes, ni leurs croix de fer.
3. Tu ne les adoreras point et ne les serviras point. La justice punit des crimes de leurs tyrans les peuples — vils esclaves — jusque dans la troisième et quatrième génération.
4. Tu ne feras point la guerre, car tu ne tueras point.
5. Tu ne répandras point des maladies contagieuses, ni ne les laisseras à tes héritiers.
6. Tu ne feras pas imprimer des journaux menteurs contre le pays de ton prochain.
7. Tu honoreras père et mère en vivant longtemps pour eux — en n'allant pas à la guerre.
8. Tu ne convoiteras pas le pays de ton prochain, ni ses mines, ni ses colonies, ni sa monnaie d'or et d'argent, car tu ne voleras point.
9. Souviens-toi du jour de repos mondial, tu le sanctifieras. Tu ne travailleras pas pour la guerre, ne payeras des subsides de guerre, ne fabriqueras des munitions, ni toi, ni ton fils, ni ta fille, ni le laboureur, ni le prisonnier qui habite ta maison.
10. Souviens-toi de ton devoir envers l'humanité. Tu agiras envers ton prochain comme envers toi-même.

ALBERT EHRENSTEIN.

Traduction autorisée de H. de ZUR-MUHLEN.

Ami lecteur

Les charges toujours plus lourdes exigées pour la publication de notre revue nous obligent à solliciter ton aide.

A toi de décider si nos deux ans d'efforts valent la fierté que nous en concevons. A toi d'en affirmer ou d'en dénier la raison d'être. A toi de dire si nos voix d'hommes parlent encore à ton cœur d'homme. A toi de soutenir les rebelles que nous sommes, si tu n'es pas un vaincu de la haine et du mensonge. A toi de nous accorder ou de nous refuser le viatique de la confiance.

Nous avons besoin de ta sympathie active, ami lecteur. C'est d'elle que nous dépendons. Ce que tu peux ? Alimenter notre caisse de la souscription qui t'est permise. Nous trouver de nouveaux amis. Adresser tes commandes de livres à notre service de librairie.

Nous croyons pouvoir compter sur ta camaraderie, et nous te saluons, ami lecteur.

LES TABLETTES

En vain quelques centaines de milliers d'hommes, entassés dans un petit espace, s'efforçaient de mutiler la terre sur laquelle ils vivaient; en vain ils en écrasaient le sol sous des pierres, afin que rien ne pût y germer; en vain ils arrachaient jusqu'au moindre brin d'herbe; en vain ils enfumaient l'air de pétrole et de houille; en vain ils taillaient les arbres; en vain ils chassaient les bêtes et les oiseaux: le printemps, même dans la ville, était toujours encore le printemps. Le soleil rayonnait; l'herbe ravivée se reprenait à pousser, non seulement sur les pelouses des boulevards, mais entre les pavés des rues; les bouleaux, les peupliers, les merisiers déployaient leurs feuilles humides et odorantes; les tilleuls gonflaient leurs bourgeons déjà prêts à percer; les choucas, les moineaux, les pigeons, gaîment, travaillaient à leurs nids; les abeilles et les mouches bourdonnaient sur les murs, ravies d'avoir retrouvé la bonne chaleur du soleil. Tout était joyeux, les plantes, les oiseaux, les insectes, les enfants. Seuls, les hommes continuaient à tromper et à tourmenter eux-mêmes et les autres. Seuls les hommes estimaient que ce qui était important et sacré, ce n'était point cette beauté divine du monde, créée pour la joie de tous les êtres vivants, et les disposant tous à la paix, à l'union et à la tendresse; mais que ce qui était important et sacré, c'était ce qu'ils avaient eux-mêmes imaginé pour se tromper et se tourmenter les uns les autres.

TOLSTOY

(Résurrection, p. 1-2)

Service de Librairie

Un des meilleurs moyens de nous aider, c'est de nous adresser vos commandes de librairie.

Nous pouvons procurer n'importe quel ouvrage. Pour ce que nous avons en dépôt, se reporter au « rez-de-chaussée » paru dans le n° 20 et au prospectus encarté dans ce fascicule, en y ajoutant les ouvrages suivants :

Charles-Baudoin. — <i>Romain Rolland calomnié</i> . . .	0 50
L. et M. Bonneff. — <i>Marchands de folie</i> . . .	2 40
Cervantes. — <i>Don Quichotte</i> , 4 vol., ensemble . . .	0 80
Ed. Claparède. — <i>Psychologie de l'enfant</i> . . .	9 60
Cyril-Berger. — <i>Têtes baissées</i> . . .	4 55
Dante. <i>Le Paradis, Le Purgatoire, L'Enfer</i> , chaq.	0 30
Gœthe. — <i>Faust</i> . . .	0 20
» <i>Hermann et Dorothee</i> . . .	0 20
Henri Guilbeaux. — <i>Anthologie des lyriques allemands contemporains depuis Nietzsche</i> . . .	6 50
M. Guyau. — <i>Esquisse d'une morale sans obligations ni sanctions</i> . . .	6 50
Andrée Jouve. — <i>La guerre et l'affranchissement des femmes</i> , 1 plaquette . . .	0 10
P.-J. Jouve. — <i>Le défaitisme contre l'homme libre</i> . . .	4 55
Kropotkine. <i>L'Entraide, un facteur de l'évolution</i> . . .	4 55
Le Sage. — <i>Turcaret</i> . . .	0 20
N. Lénine. — <i>Les Problèmes présents du pouvoir des Soviets</i> . . .	0 80
Longus. — <i>Daphnis et Chloé</i> . . .	0 20
Maurice Martinet. — <i>Les Temps maudits</i> . . .	2 50
Frans Masereel. — <i>Les Morts parlent</i> , un album de 7 bois gravés (2 ^e édition) . . .	0 75
Rabelais. — <i>Gargantua</i> , 2 vol., ensemble . . .	0 40
Romain Rolland. — <i>Empédocle d'Agrigente et l'Age de la Haine</i> . . .	1 —
» <i>Vie de Beethoven</i> . . .	
» <i>Tolstoy</i> . . .	
» <i>Michel-Ange</i> . . .	
Jacques Servance. <i>Mme Isabelle Debran, victime de la psychose de gærre</i> . . .	
Léon Tolstoy. — <i>Le salut est en vous</i> . . .	4 55
» <i>La Sonate à Kreutzer</i> . . .	0 20

“ ENTRE NOUS ”

Dimanche **BALADE** au Bois
29 septembre des Frères.

Rendez-vous : Rond-point de la Jonction à 2 heures.

L'importante augmentation du prix du papier nous oblige à nous rabattre momentanément sur une qualité inférieure. Les lecteurs ne nous en voudront pas de ce dommage qu'il nous sera peut-être donné de réparer.